



Journal des Prestidigitateurs, Amateurs et Professionnels

Paraissant tous les mois

ABONNEMENT : 8 fr. par An.  
 Les abonnements partent  
 du 1er Janvier.  
 Tout Souscripteur en cours d'an-  
 née reçoit les numéros parus  
 depuis le 1er janvier précédent.

Publié par la  
**Maison Caroly**  
 11, rue Cardinal-Lemoine, 11  
 PARIS

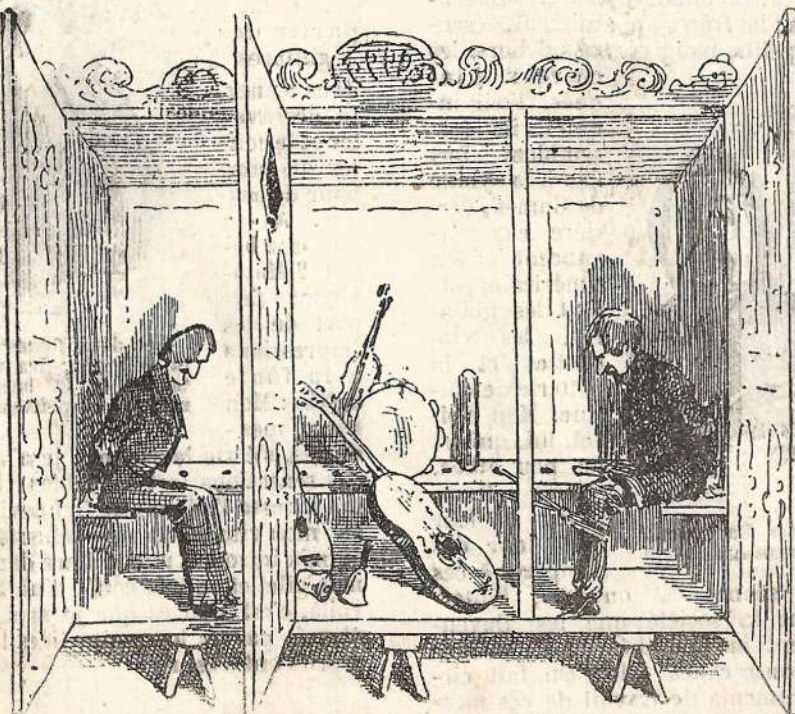
Les manuscrits et dessins, insé-  
 rés ou non, ne sont pas rendus.  
 — Il n'est pas reçu de docu-  
 ments recommandés.

## LES DAVENPORT

bert-Houdin intitulé : MAGIE ET PHYSIQUE AMU-  
 SANTE, pages 251 et 255.

C'est le 12 septembre 1865, que les deux

Les gra-  
 vures sur les  
 Davenport  
 que nous re-  
 produisons  
 sont extrai-  
 tes de la "Vie  
 Parisien-  
 ne", du 16  
 septembre  
 1865. Cesont  
 des carica-  
 tures, nous  
 les avons  
 choisies de  
 préférence  
 aux images  
 sérieuses,  
 parce que  
 par leur exa-  
 gération mê-  
 me, elle sont  
 plus élo-  
 quantes que  
 d'autres. Nos  
 lecteurs doi-  
 vent du reste  
 connaître  
 celles qui sa  
 trouvent  
 dans le volu-  
 me posthu-  
 me de Ro-



L'armoire — en noyer verni, à trois panneaux s'ouvrant et se fermant à l'in-  
 térieur ; elle est supportée par trois petits tréteaux ; une planche percée de  
 nombreux trous pour le passage des cordes, est fixée contre les cloisons. Les  
 deux frères sont assis aux deux extrémités ; entre eux, sont déposés les ins-  
 truments et la batterie de cuisine.

américains  
 Ira et Wil-  
 liam Daven-  
 port donnè-  
 rent leur pre-  
 mière repré-  
 sentation  
 dans la salle  
 Hertz, rue de  
 la Victoire.  
 Ils venaient  
 directement  
 d'Angleter-  
 re, où pen-  
 dant 2 ans  
 ils avaient  
 joui d'une vo-  
 gue immen-  
 se. La Pres-  
 se des Trois  
 Royaumes,  
 s'était vive-  
 ment occu-  
 pée de leurs  
 mystérieux  
 exercices et  
 le bruit des  
 polémiques  
 qu'ils y a-  
 vaient soule-  
 vées était  
 parvenu jus-  
 qu'à nous.



Les spirites américains ne parlaient pas un mot de notre langue. On les avait adressés à M. Derosne, homme de lettres demeurant à Passy et auquel on doit d'excellentes traductions de quelques ouvrages anglais. Celui-ci accepta la mission qui lui était offerte et pour faire connaître ses protégés il leur fit donner, dans son salon, quelques séances devant un auditoire de journalistes dont le suffrage pouvait avoir une certaine influence sur le succès des représentations futures.

Malheureusement, il n'en alla pas ainsi qu'on l'avait espéré, et quelques écrivains donnèrent franchement leur avis sur le truquage des pseudo-Manifestations spirites.

Voici l'article de la " *Vie Parisienne* " qui avait été écrit après une de ces séances privées, mais avant la tumultueuse soirée publique de la salle Hertz.

« L'armoire était installée dans un coin du salon ; les invités arrivaient avec un air effaré et mystérieux. Les mediums retenus, comme de simples mortels, à dîner en ville, tardaient à faire leur apparition ; l'anxiété était grande. De guerre las, on fit l'assaut du bahut ; les uns s'y enfermaient en poussant des cris de terreur, les autres comptaient les clous, cherchaient des serrures à secret, grattaient le parquet, sondaient les cloisons. C'étaient les sceptiques ; mais du reste, sceptiques et crédules se réunissaient pour trouver l'architecture détestable ; une dame raconta comment les esprits eux-mêmes avaient dessiné le plan de cet illustre placard en noyer verni.

« Onze heures ! On annonce les frères Davenport : émotion ; les frères apparaissent, désenchantement ; petits, maigres, sans dehors, les cheveux plaqués, l'œil inquiet, ils ressemblent fort peu à la sybille de Cumes ; derrière eux s'avancent deux Américains portant les guitares, les clochettes et la batterie de cuisine. Mon voisin, lui, qui est un peu athée, s'écrie : Hum, hum, il leur faut donc des compères à ces



Les compères des Davenport, M. Fay et un autre Américain

Siamois ! La séance est ouverte ; l'interprète prévient la société que les Davenport n'exposent aucune théorie ; ils se contentent de montrer des faits. On fait circuler les instruments de travail de ces messieurs ; les cordes surtout fixent l'attention ; elles sont en coton mou tressé en nattes fines et n'offrent au une des aspérités de la corde

de chanvre. Un affreux doute pèse sur nous ; attendons.

Les Davenport entrent dans leur bahut et et se font attacher solidement ; les casseroles à musique sont près d'eux, on souffle la bougie, ne laissant de leur que dans une lampe presque éteinte. Pan ! c'est le cornet de papier qui rebondit sur le nez de mon voisin ; une main, deux mains, paraissent à la lucarne ; ces mains ont beaucoup de parenté avec les bras des Davenport ; quant aux mains énormes que des journalistes ont cru voir, elles étaient tout bonnement en bandruche gonflée. Un affreux vacarme remplit l'armoire ; cette musique n'a de nom dans aucune langue. Quand les mains se montrent la musique cesse.

On allume la bougie ; les Davenport donnent un coup de pied à l'armoire qui s'ouvre, entraînant les guitares et les clochettes. On s'approche ; les deux frères se donnent l'air le plus innocent du monde, ils sont détachés. — On souffle, on ferme, ils ouvrent, ils sont de nouveau enchaînés. — On leur met de la farine dans le creux de la main, on resouffle, on referme, le bacchanal recommence ; ils ouvrent, toujours attachés ! Oh ! joie ! un spectateur est admis à s'asseoir entre les deux frères ; mais quelle prudence ! on commence par attacher solidement la victime après les genoux des opérateurs ; maintenant, soufflez la bougie, et toi, mon bon-

homme, laisse-toi faire, on va te tirer la barbe, te faire partir des guitares

dans le nez, te décravater et te coiffer du tambour de basque. As-tu été assez baffoué ? Maintenant fais part de tes impressions à la foule agitée : Mon Dieu, mesdames, s'écrie la victime, je n'ai éprouvé que des sensations fort agréables ; les mains qui ont caressé l'adjoint de Gennevilliers ont erré sur mon visage, on m'a déboutonné mon col, on m'a introduit une guitare dans la poche de mon gilet et on m'a coiffé d'un tambour, et... voilà, c'est tout ce que je sais ; dame, si je n'avais pas eu les mains liées ! Dieu que les esprits ont d'esprit !



Les deux frères Davenport, Ira et William ; Ira porte les moustaches et la barbe, William n'a que de petites moustaches.

*Deuxième partie.* — Deux messieurs avaient pris leurs chapeaux et s'apprétaient à s'en re-



tourner avec leur désappointement. Comment, vous partez, mais c'est l'instant, c'est le moment, l'étrange commence. On apporte une table. M. Fay et un des Davenport s'assoient de chaque côté. M. Fay est scellé à la cire à cacheter, Ira Davenport a des petits nœuds sans aucune espèce



Position du spectateur qui est entré dans l'armoire avec les deux frères, quand on ouvre les portes. Ses deux mains sont attachées sur les genoux de ces messieurs; il est coiffé du tambour de basque, les guitares sont entre ses jambes; sa cravate est généralement dénouée et sa chemise déboutonnée.

de cire. L'autre frère Davenport et le quatrième Américain se placent de façon à empêcher toute communication entre les spectateurs réunis et demi-cercle et les guitaristes. La fameuse bougie et les allumettes sont confiées à William Davenport. Bonne précaution !

Maintenant, messieurs, pas de mains folâtres, s'il vous plaît, afin que vous ne puissiez pas froter d'allumettes ou saisir des guitares au vol, vous allez tous faire la chaîne et vous tenir les mains serrées : ne lâchez pas une phalange, les esprits vous sauteraient dessus ! Attention, la bougie est éteinte, groum, groum, groum, voilà les guitarés qui miaulent.

Oh ! on me pince les genoux, dit une dame... Sentez-vous le vent qui vient à travers la montagne ?.. On me tire le nez... Bien sûr je suis écorchée, quelle affreuse clochette !...

Les guitares prennent leur course vagabonde rasant le sol, bondissant sur les têtes... Ping, peng... oh ! ôïe, ôïe. Deux chapeaux me tombent sur le front : je dois confesser ici mon crime : je ramassai vivement les chapeaux et les aplatis sur le crâne d'un voisin auquel j'en voulais de sa bonhomie ; au premier coup de chapeau il doutait encore, au second il était convaincu ! Une dame a prétendu qu'on lui serrait la taille et qu'on l'embrassait ; le mari croit que ce sont les esprits, ne l'en détrompons pas.

Je conseillerais aux Espagnols qui ne savent que faire de leurs guitares de s'en servir pour l'éclairage ; les Davenport ont inventé un nouveau bec de gaz qui pourrait s'appeler le pétrole à musique, ça éclaire et ça joue ! Les

intruments planent jusqu'au plafond avec leurs chevelures phosphorescentes. La lumière reparait, tout se calme ; le tambour est sur les genoux d'une dame, les clochettes sont dans les bottes d'un monsieur et les guitares étendues sur les tapis. On marque au crayon les contours des pieds des deux thaumaturges, on resouffle la bougie, on la rallume ; tiens, c'est M. Fay qui se trouve en bras de chemise ; un gentleman pose son habit sur la table, une, deux, trois, on allume, c'est encore ce diable de Fay qui s'est revêtu de l'habit.

Quant à Ira Davenport il se donne un air si angélique qu'on l'embrasserait ! Croire que c'est arrivé, n'est rien, mais le faire croire aux autres !

En résumé l'escamotage, surnaturel à part, est très habile.

Tout le truc des frères américains consiste dans la rapidité à s'attacher et se détacher et la grâce à donner des claques. Eh bien, et les esprits ? Les esprits... vous me faites rire ; avant le travail du placard, on peut avoir des illusions, après c'est impossible. Voulez-vous être guéri à tout jamais du spiritisme ? Allez voir les frères Davenport ».

H.

Le prix des places pour la séance du 12 septembre 1865, était fixé à 25 fr., quelles belles recettes en perspective ! Mais le public prédisposé par la lecture d'articles hostiles, comme celui qui précède et un autre d'Edmond About dans l'*Opinion Nationale* du 10 septembre 1865, et, mis de méchante humeur par le prix exorbitant du spectacle, se montra nerveux et irritable.

Les Davenport dans leur désir d'un contrôle sérieux amenaient des longueurs et pendant qu'ils obligeaient le mandataire de l'assistance à sonder le placard, à vérifier les ficelles, à fourrer son nez partout ! le public s'impatientait.

On grognait, on chantait, on sifflait, on se fâchait.

Enfin, les Davenport sont attachés, les volets fermés ! A ce moment, un M. Cartier, ingénieur à Rouen, se précipite, ouvre les battants, et donnant un grand coup de poing sur la planche percée de trous, brise celle-ci. ce qui fait tomber un des frères, et s'écrie : Voilà le truc, ils sont assis sur une planche à ressort !

Toute la salle se lève et se précipite vers l'armoire, tumulte indescriptible et expulsion des spectateurs avec des sergents de ville dans le dos.

La police rendit aux Davenport l'autorisation de continuer leurs séances, mais à la con-



dition de ne pas admettre plus de 100 spectateurs à chaque fois; le succès fut médiocre.

Le journal *Les Nouvelles*, du 4 octobre 1865, dit : « s'ils continuent ils mangeront leurs guitares et leurs ficelles à ce métier-là ».

Le prestidigitateur Robin, démontrait à son théâtre du boulevard du Temple, comment les Davenport s'attachaient et se détachaient de leurs liens; et comme cela ne coûtait que quarante sous, on allait voir le truc des Davenport chez Robin, au lieu d'aller voir les Davenport.

Ces pauvres jeunes gens, qui avaient à ce moment vingt-trois et vingt-cinq ans, durent plier bagage devant la férocité d'un auditoire qui les avait exécutés et non jugés. Disant adieu à la France, ils allèrent chercher fortune, au pays des Rajahs, où ils succombèrent, plus par les effets du champagne dont ils faisaient une consommation étonnante, que par ceux du climat meurtrier de cette lointaine contrée.

---

## Causerie

---



Il est décidément bien difficile de contenter tout le monde et son... lecteur. Je viens de constater une fois de plus la vérité de ce vieil axiôme, en recevant quelques reproches. Ce sont les premiers. Il y a commencement à tout. Cela, du reste, ne m'é-

tonne pas énormément, et je crois, en toute sincérité, que si on recevait toujours autant de reproches qu'on en mérite, on finirait par ne plus savoir où les mettre. Ce serait encombrant.

Quelques abonnés, pas tous, non, mais trois en chiffre rond, Paris et Province, m'ont exprimé, très poliment d'ailleurs, qu'il leur semblait que j'avais été un peu sévère pour Cagliostro et Pinetti.

Je répondrai à cela que je n'ai fait qu'exercer un droit de critique absolu, dont sont tributaires tous ceux qui se produisent, ou se sont produits en public. J'ai montré Cagliostro et Pinetti tels qu'ils se sont montrés eux-mêmes par leurs actes et par leurs écrits. J'ai dit d'eux ce que j'en pense et tel que je le pense. C'est de la simple franchise et, on m'accordera que je ne puis être animé d'aucun sentiment personnellement hostile, à l'égard de ces deux célébrités depuis longtemps défuntés.

La liberté de penser étant absolue, je ne trouve nullement mauvais que d'autres pensent autrement que moi. Seulement les faits

sont là, c'est sur eux que je me suis basé pour exprimer des appréciations que, le premier, j'aurais préféré plus flatteuses.

Voici maintenant une autre histoire dans laquelle, précisément, Cagliostro est en jeu. Elle démontre que, malgré tout, ce fameux thaumaturge, jouit au delà des mers, d'une réputation que mes faibles critiques ne paraissent pas de nature à entamer.

En lisant dernièrement le numéro d'octobre du « Magic » de Londres, je trouve sous le titre « Notes d'Amérique » et sous la signature de M. Henry Ridgely Evans, la proposition suivante qui ne manque pas d'originalité et que je traduis aussi fidèlement que possible :

« Nous donnons une idée à nos confrères « français en Magic. Pourquoi ne pas louer « ou acheter (excusez du peu) l'ancienne résidence de Cagliostro, n° 1, rue Saint-Claude, « pour en faire le siège de la société des Magiciens français. Ce serait magnifique. La « maison de Cagliostro deviendrait un lieu « de pèlerinage pour les centaines de touristes « magiciens. »

Et, à ma grande stupéfaction, la note se termine par ces mots : *Bro Raynaly, let us hear from you, on the subject.* C'est-à-dire : « Frère Raynaly, faites-nous savoir ce que vous pensez de cela. » Je suis certainement très flatté de voir mon avis sollicité de si loin. Je ne me savais pas si étendu. Je suis même confus de cette manifestation américaine, d'autant que je ne me vois pas en état d'y répondre par un « avis favorable », attendu que je répondrai plutôt que : Je ne marcherai pas volontiers sous l'égide de Cagliostro qui, malgré ses talents, ne m'apparaît pas comme un personnage suffisamment recommandable, ainsi qu'il appert des quelques lignes que je lui ai consacrées dans le numéro d'octobre de l'« Illusionniste ».

Ce que je pense de « cela », est bien simple : je n'en pense rien du tout et je suis bien persuadé que personne, à Paris, n'en pense davantage, pour une foule de raisons qu'il serait oiseux de développer ici.

Avec toutes mes cordialités, cher confrère, et aussi tous mes regrets de ne pouvoir vous donner plus ample satisfaction.

S'il s'agissait de Robert-Houdin, je serais évidemment d'un autre avis, et, parodiant le mot de Boileau, à propos d'Agésilas, je dirais volontiers :

Avec Robert-Houdin

Très bien.

Mais pour Cagliostro

Harô !

Il est bien entendu que j'exprime ici un avis tout personnel. Si quelques collègues se sentent disposés à acheter la maison de Cagliostro, ce n'est certes pas moi qui les détournerais de ce projet. Je crois seulement qu'avant de le voir mettre à exécution, il



aura passé pas mal de grains de blé et de millet dans les bouteilles à concours, si j'ose employer cette comparaison, toute d'actualité.

A propos de ces concours, nous pouvons bien en dire, ici, un mot. C'est, en somme, un peu de notre ressort, puisqu'il y a « mystère » et aussi très probablement « truc ». Je voudrais bien savoir si quelque prestidigitateur s'amuse (?) à ce jeu, j'espère, pour l'honneur de la corporation, qu'il n'en est rien. En tous cas, et à mon humble avis, ceux qui se livreront à cette intelligente occupation, ne perdront pas tout, puisque, en plus du blé, le litre doit contenir huit centimètres de millet, il leur restera toujours de quoi se nourrir pendant quelque temps.

Autre histoire, et aussi autre reproche — il en pleut. — J'ai eu dernièrement la visite d'un camarade, retour de Belgique, qui aurait eu l'heureuse occasion de voir notre éminent collègue, M. de Verly, sur qui j'ai eu dernièrement l'audace d'écrire un article qui frisait l'ironie. M. de Verly aurait quelque peu pleuré dans le gilet dudit camarade et, faisant allusion au dit article, aurait trouvé que la corporation manquait de solidarité. Il faut rendre grâce à M. de Verly d'avoir fait cette découverte, lui, dont la solidarité consiste à faire à ses collègues une concurrence plus ou moins loyale, en expliquant et débinant leurs trucs, pour faire croire à la supériorité des siens.

Me voilà obligé de faire remarquer que je n'ai attaqué M. de Verly, ni dans sa personne privée, ni dans son talent, n'ayant jamais eu la précieuse occasion d'en juger. J'ai seulement trouvé ses programmes empreints d'une si haute cocasserie, que je n'ai pu résister à la tentation d'en faire ressortir les beautés. Je n'ai en rien cherché à nuire à ses intérêts, et alors même que je l'eusse fait, ce dont je me garderais envers quiconque, ce journal n'étant pas public, les intérêts de M. de Verly ne pouvaient être compromis.

Je dirais même, que j'aurais volontiers laissé M. de Verly parfaitement tranquille si, à côté de ses amusantes proclamations, il n'avait, en dépit de cette solidarité qu'il invoque, cherché à nuire à des collègues qui n'en usaient pas de même envers lui et qui n'avaient d'autre tort que d'exister et de lui porter ombrage.

Il est regrettable que M. de Verly se soit ému de mes innocents brocards. Avec une légère variante, il est sans doute de l'avis du poète et estime qu'il ne faut faire aux prestidigitateurs, aucune peine, même légère. Je suis tout disposé à partager cette excellente manière de voir dont, à l'avenir, j'ose espérer que M. de Verly nous donnera le salutaire exemple, en ne confondant plus solidarité avec débinage de ses collègues.

Je n'ai donc rien à retirer de ce que j'ai dit, soit de M. de Verly ou d'autres, attendu, qu'en aucun cas, je n'ai dépassé la mesure de la

critique permise. D'autre part, je ne crois rien avancer d'exagéré en affirmant que la gloire de M. de Verly, ni surtout celle de Cagliostro et de Pinetti, ne m'empêche pas de dormir. Si j'ai, jadis, assez longtemps bataillé contre les débineurs de trucs, je comprends assez la solidarité pour ne pas me mettre maintenant à débiner les truqueurs. Je ne me sens nullement disposé à entrer dans cette carrière, que je crois déjà suffisamment encombrée ;

Si je m'occupe un peu du passé, cela ne m'empêche pas de prendre ce que le présent peu m'offrir d'amusant ou d'utile. Quant à l'avenir, il ne me préoccupe absolument pas, et je laisse aux spécialistes le soin de recueillir les documents spéciaux destinés à l'édification des masses futures.

Mais franchement, il n'y aurait plus moyen de rien dire ni écrire, s'il fallait toujours marcher comme un chat sur un sol récemment mouillé, en levant avec précaution chaque patte pour éviter les éclaboussures.

E. RAYNALY.

---

## Baguette et Cartes ascensionnelles

---

Nous avons donné dernièrement divers procédés pour exécuter, au moyen d'un fil, l'expérience de la baguette du Fakir, ou baguette magnétisée. Le truc suivant est du même genre.

Tenant, avec la main droite, la baguette dans une position verticale, on exécute au dessus, avec la main gauche quelques passes magnétiques; alors la baguette s'élève seule en glissant entre les doigts de la droite qui l'entourent légèrement et son extrémité vient se placer dans la main gauche.

Celle-ci ramène la baguette jusqu'à sa position première et l'attire à nouveau au moyen de passes semblables aux précédentes; cela se répète deux ou trois fois, enfin la baguette est donnée à examiner.

EXPLICATION : Il faut avoir sous le gilet un tube en métal ou en carton, ouvert en haut et fermé en bas, l'orifice se trouvant juste à un centimètre plus bas que l'ouverture du gilet.

Un petit cylindre de plomb muni d'un anneau auquel est attaché un fil de soie noire très fin est placé dans ce tube qu'il peut parcourir de haut en bas par son propre poids, une boulette de cire fixée à l'autre extrémité du fil est, au moment voulu, collée au bout inférieur de la baguette tenue dans la droite (fig. 49).

Si cette main s'éloigne du corps en serrant la baguette entre les doigts, le fil étant tendu oblige le plomb à remonter en haut du tube. La main droite restant alors dans cette position desserre un peu les doigts et le plomb descendant dans son étui, entraîne la baguette et l'oblige à remonter.



## CONTE DE NOËL

On pourrait aussi avoir au lieu de fil un caoutchouc attaché à une boutonnière du gilet; dans ce cas le tube et le plomb sont supprimés et l'effet est à peu près le même, avec cependant un peu moins de moelleux dans l'ascension de la baguette, et davantage de

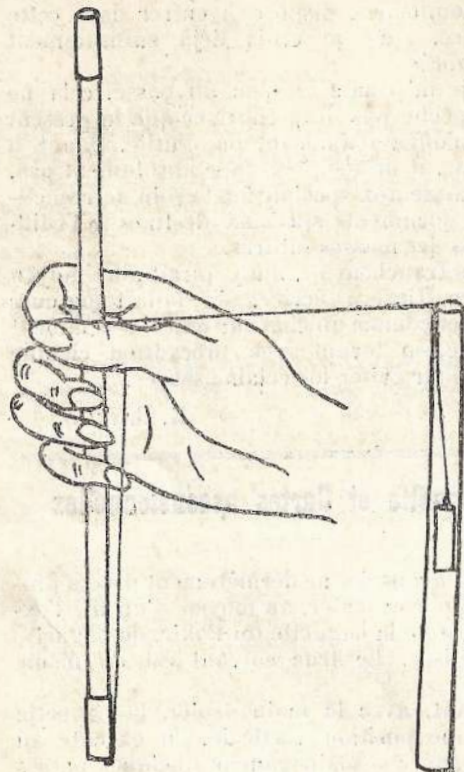


Fig. 49.

chances pour les spectateurs de découvrir le truc, le caoutchouc étant plus gros que le fil de soie.

Ce même procédé du fil à plomb sert à faire le tour de la « Carte Montante », « Rising Card » de Thurston.

La boulette de cire étant collée derrière la carte de dessous et le jeu tenu dans la main gauche, le pouce derrière, — appuyant sur la carte préparée, on — passe le pouce droit, sous le fil et on amène la main au dessus du jeu en tirant sur le fil pour faire remonter le poids.

Le pouce gauche retient la carte pendant ce temps, la main droite est maintenue un instant étendue au dessus du jeu, puis, le pouce gauche cessant de presser la carte, celle-ci, tirée par le plomb, s'enlève et vient se placer d'elle-même entre les doigts de la main droite.

On peut régler la rapidité de l'ascension, soit de la baguette, soit des cartes en serrant plus ou moins le fil dans son passage entre le pouce et la naissance de l'index.

VAN LAMÈCHE.

Je peux, ma foi, bien vous l'avouer, perspicaces lecteurs, et vous, aimables lectrices ! Aussi bien seriez-vous peut-être profondément étonnés de voir ma littérature profane se glisser parmi les articles autorisés de mes érudits maîtres. En vain, j'ai voulu me rechercher une compétence quelconque qui me permette de légitimer ma place dans un milieu aussi relevé, j'avoue humblement mon impuissance à vous illusionner à ce sujet.

La raison majeure qui m'a fait faufler dans les rangs de cet estimable canard, est qu'à l'approche du jour de l'An, j'ai pensé que la qualité de *rédacteur à l'Illusionniste*, ajouté sur mes cartes de visite, légitimerait quelque peu les *lapins* que j'ai la ferme intention d'offrir cette année, comme étrennes, aux raseurs de circonstance. J'ai pensé aussi que les mystères de *l'empalmage*, que je compte me faire dévoiler à la fin du mois, en guise d'*illusion gratificative*, me permettrait de réaliser de sérieuses économies sur les *thunes* auxquelles nos cerbères du cordon, en cela dignes émules de *Nelson Downs*, savent si bien faire la chasse en cette triste saison de fin d'année.

Ma tâche, au surplus, ne me paraît pas fort difficile, car sous prétexte de vous illusionner, *perspicaces lecteurs et vous, aimables lectrices*, je me crois autorisé à vous débiter les fadaïses les plus abracadabrantes, le « *smartisme* », d'ailleurs, qui règne en maître à notre époque, ayant établi qu'il est de bon goût d'avoir toujours l'air de comprendre les incompréhensibles inepties de l'école moderne, qu'enfantent les cerveaux *déséquilibrés* de ses disciples. (Mon très éminent confrère « *Krank Mohain* » est prié de ne pas voir ici d'allusion personnelle à son incommensurable (ô combien !) talent, dont je suis un des plus aveugles admirateurs).

La plume du professeur Raynaly dans sa revue internationale des vocables qui servent à désigner les *illusionnistes*, nous apprend que les Anglais se servent du mot *Jugglers*. Je croirai volontiers que ce titre est le mieux approprié étymologiquement parlant. Il vient en effet du nom dont se paraient les prestidigitateurs ou *Jongleurs indiens*, à mon humble avis, les créateurs du genre, lesquels jongleurs étaient peut-être nommés ainsi de ce qu'ils opéraient dans les *Jungles* (S. G. D. G.).

*Teddy Brownich*, dans son ouvrage *Sorcellerie*, nous conte sur ces artistes d'un autre âge, des anecdotes extraordinaires qui tendraient presque à prouver que leurs émules d'aujourd'hui n'en sont que de pâles plagiaires.

« A l'issue de la cérémonie (écrit-il dans un chapitre qu'il présente sous forme de notes de voyage), le vieillard à barbe blanche s'avanca jusqu'au milieu de l'assemblée; déposant à terre un petit cône de bois sombre,



il commença à réciter une sorte de mélodie plaintive composée de mots cabalistiques. Aussitôt une fumée bleuâtre s'éleva et s'épaississant peu à peu prit sous les yeux de tous des contours vagues d'abord, puis de plus en plus définis jusqu'à former une jeune femme belle comme un ange et richement parée.

Prenant par la main l'*Enfant des nuages* il lui fit faire le tour des spectateurs prouvant ainsi à tous que l'apparition n'était pas un mirage (la scène se passait en plein air), et la remplaçant ensuite sur le petit socle il la fit à nouveau s'évanouir en fumée au son d'une mélodie plus vive mais non moins étrange que la première ».

Ma foi, moi, je n'y vois pas d'inconvénient, mais nom d'une boîte à double fond, je sacrifierai bien ma dernière paire de bretelles, pour voir cet excellent professeur Caroly évoquer ainsi l'image de l'*Enfant des nuages*. Hélas ! sans doute que le dieu des illusions connaissant l'extrême inflammabilité de ses disciples d'aujourd'hui, n'a pas voulu leur laisser le pouvoir de matérialiser ainsi la fumée ! Je l'approuve certes en tant que moralisateur, mais cristi ce que je le regrette en tant que

Mon très éminent directeur Caroly qui m'observe du coin de l'œil a dû lire ma pensée, car il m'arrête ici en me disant que, si j'écris des bêtises, il se verra obligé d'escamoter ma prose ne se voulant pas attirer l'ire de dame Anastasie !

La place dont je dispose ne me permet pas de vous parler aujourd'hui de *magie noire*, que Teddy Brownich, déjà nommé, nous dévoile dans son livre, peu connu du reste. Je compte dans un prochain numéro, en admettant que la rédaction ne m'ait pas encore remercié à cette époque, et que la méningite, que ne peut manquer de me valoir le présent article, ne m'ait pas trop mis à bas, je compte, dis-je, vous faire faire une excursion dans la grotte de *Irudjiso Taïandjé*, le roi des illusionnistes passés et à venir, la plus élémentaire politesse m'obligeant à excepter le présent.

GILLES EDELAÏNE.

## MESSAGERIES MAGIQUES

J'ai vu dernièrement à Vienne le tour dit de la « boîte aux sept » exécuté d'une manière que je crois inédite et qui partant intéressera mes confrères en magie, adeptes de l'*Illusionniste*.

Jusqu'ici, ce tour s'exécutait sur scène au moyen d'un guéridon mécanique dans lequel était cachée la plus petite des sept boîtes, celle contenant l'objet escamoté un moment auparavant. La plus grande des boîtes, soigneusement ficelée et cachetée, était suspendue dans la salle dès le commencement de la séance. Au moment de la disparition de l'ob-

jet, qu'un servent emportait secrètement dans la coulisse pour l'attacher au cou d'un oiseau ou à un petit bouquet, l'opérateur se saisissait de la caisse ficelée, l'ouvrait et en retirait successivement les cinq autres caisses ou boîtes qu'elle contenait. La dernière, soit la sixième, n'avait pas de fond et à ce moment les guéridons et la table centrale étant encombrés par les autres boîtes, l'opérateur réclamait, au moyen d'une mimique expressive, un guéridon supplémentaire. C'est alors que le servent apportait en scène le guéridon mécanique, dans la trappe duquel reposait la septième boîte. La boîte sans fond se plaçait alors sur ce guéridon et une pression du pied sur une pédale fixée au bas du guéridon faisait monter la septième boîte dans l'intérieur de la sixième, d'où on la sortait pour la remettre au propriétaire de l'objet disparu, qui en retirait lui-même son bien.

Avec le nouveau procédé, plus de guéridon mécanique, plus de caisses préparées. Ces dernières sont plus grandes que précédemment, la plus petite devant être suffisamment vaste pour contenir un petit lapin vivant. Une montre empruntée est escamotée par un procédé quelconque et accrochée secrètement derrière le dossier d'une chaise.

C'est sur cette chaise que se place la septième ou dernière caisse.

Le lapin porte au cou un long ruban, terminé par un gros mousqueton à ressort. L'extrémité de ce ruban ainsi que le mousqueton pendent en dehors de la septième caisse, en passant par l'interstice entre la boîte et le couvercle. Comme je l'ai dit, après avoir extrait les caisses les unes des autres, l'opérateur place la septième caisse sur la chaise et ceci de manière que le ruban et le mousqueton soient tournés de son côté et ne puissent être aperçus des spectateurs. Avant d'ouvrir le couvercle, il empalme la montre cachée derrière le dossier, la suspend vivement au mousqueton, puis ouvre le couvercle et retire vivement le lapin en le tenant par les oreilles. La montre est alors suspendue au cou du lapin.

MAGICUS.

## Notre Boîte aux Lettres

M. Bertrand, prestidigitateur, directeur du théâtre de S. M. le Sultan, à Constantinople, nous écrit qu'il met la dernière main à un ouvrage intitulé « Encyclopédie de la Prestidigitation », qui ne comportera pas moins de cinq forts volumes abondamment illustrés. Nous publierons prochainement un des chapitres de cet ouvrage que l'auteur a bien voulu détacher en faveur des lecteurs de l'*Illusionniste*.

Comme tous les adeptes convaincus qui écrivent l'explication des tours, M. Bertrand s'est demandé si, pour la corporation, son œuvre serait salutaire ou pernicieuse. Nous nous



sommes nous-même posé cette question avant de publier *l'illusionniste* et le résultat de nos réflexions fut que nous ne pourrions que faire progresser l'art.

Voici ce que nous dit à ce sujet M. Bertrand :

Constantinople, 16 octobre 1903.

Cher Monsieur Caroly,

D'une manière ou de l'autre, il ne faut pourtant pas croire qu'une publication puisse porter un grand préjudice à la prestidigitation.

Il n'y a que les adeptes, amateurs ou professionnels, qui cherchent à acquérir de nouvelles connaissances en prestidigitation ou à perfectionner les anciens procédés d'exécution. Il y aurait long, très long à dire sur ce sujet dont, d'après moi, les conclusions se réduisent à ceci :

Les véritables divulgateurs de la prestidigitation sont :

1<sup>o</sup> Les publicistes à court de copie qui donnent des descriptions dans des revues, journaux et autres publications affectés à tout autre chose qu'à votre art. Ces articles souvent acerbes et quelque peu malveillants envers la corporation, sont souvent erronés. C'est du pur remplissage. Il n'y a pas lieu de s'en inquiéter outre mesure parce que les profanes qui les lisent n'en conservent qu'un très vague souvenir, ce qui ne les empêche pas d'être émerveillés en voyant exécuter le tour parce qu'ils ont complètement oublié d'en avoir lu la description ;

2<sup>o</sup> Les prestidigitateurs présomptueux, mal préparés, qui par leur maladresse mettent au courant de leurs moyens secrets les spectateurs les moins clairvoyants. Cette catégorie de divulgateurs est une des plus dangereuses. Le remède serait de conseiller ces maladroits à mieux travailler les principes. (C'est le but que j'ai visé dans mon traité) ;

3<sup>o</sup> Enfin, les *Vandales*, selon l'expression de votre journal ;

Par exemple cette catégorie de divulgateurs est une plaie passablement gangréneuse. Le premier saltimbanque venu peut faire rapidement de la parodie divulgatrice, mais, chose rare, il faut infiniment beaucoup plus d'esprit que dans l'exécution secrète, et pas mal d'adresse aussi pour produire une impression agréable au public.

Je crois que cette catégorie de divulgateurs, après avoir dégoûté le public, finira par s'éteindre en se dégoûtant elle-même. Je n'ai jamais vu un exemple de succès réel par des séances de divulgation.

VICTOR BERTRAND.

## CHRONIQUE THEATRALE DE LA PRESTIDIGITATION

CASINO DE PARIS. — La corporation des Prestidigitateurs français est redevable aux directeurs du Casino de Paris d'avoir été initiée aux nouvelles manipulations de cartes et de pièces. C'est, en effet, sur les scènes de MM. Bornier et Desprès qu'il nous a été donné d'applaudir Nelson-Downs et Thurston.

Eu d'autres moments ont paru dans les mêmes établissements, Marigny et Casino de Paris. Le japonais Okito, Imro Fox, le great Léon, le great Lafayette, etc.. à cette phalange brillante viennent s'ajouter aujourd'hui les Ten-Ichi, sorciers japonais, dont la présence avait été signalée par *l'illusionniste* en Amérique et à Berlin.

La troupe se compose de cinq personnes : le père, deux jeunes gens et deux jeunes filles. Ils font leur entrée en scène revêtus de magnifiques costumes,

Le numéro commence par quelques tours exécutés par une des demoiselles. C'est la Neige japonaise et un tour de pièces à l'aide de la baguette mécanique aux pièces de cinq francs. Nous avons salué au passage ce vieil appareil que nous ne nous attendions pas à voir entre les mains d'une jeune orientale.

Après cela, vient le travail du père.

Il se fait attacher les pouces avec une corde spéciale faite en papier. Ayant ainsi les mains jointes on lui lance deux cerceaux qui pénètrent mystérieusement dans ses bras. Ils sortent de la même façon sans que le « Ten Ichi » semble séparer ses mains.

Les spectateurs qui l'ont attaché sont invités à étendre les bras en joignant, eux aussi, les mains avec les doigts croisés et lui, toujours attaché, franchit cette nouvelle barrière enclavant ses bras dans ceux des spectateurs.

Le numéro se termine par le truc de l'eau. La scène se passe sur une petite estrade à jour devant un fond noir. Au commandement du magicien un petit jet d'eau jaillit d'un bouquet placé dans une jardinière, puis du tranchant d'un sabre, de son éventail, de l'épaule de ses filles, de la tête de ses fils, etc. Quatre torches desquelles l'eau jaillit aussi éclairent la fin du numéro qui serait sensationnel si l'eau s'écoulait avec plus d'abondance.

LE SERVANT DE SCÈNE.

**MAGIC**

Entered at Stationers' Hall Edited by Ellis Stanyon

The ONLY PAPER in the British Empire devoted solely to the interests of Magicians Jugglers, Hand Shadowists, Ventriquoists, Cartoonist, and Speciality Entertainers.

An Illustrated Monthly Magazine

ANNUAL SUBSCRIPTION..... 7 fr.

SINGLE COPY (by post)..... 1 fr.

Publishers : ELLIS STANYON et Co.,  
School of Magic and Entertainment Bureau,  
76 SOLENT ROAD, WEST HAMPESTEAD, LONDON, N. W.

**" DEI ZAUBERWELT "**

JOURNAL ILLUSTRÉ

Pour Magie de Salon et Miracles modernes

Publication pour artistes et amateurs  
LA PLUS ANCIENNE DU GENRE

NUMÉRO SPÉCIMEN GRATIS ET FRANCO

Rédaction et Direction :  
**KARL WILLMANN**  
Fabricant d'Appareils de Physique  
Neue A. B. G. Strasse n° 3, HAMBURG



Le Gérant : FAUGERAS.

ÉTAMPES. — IMPRIMERIE L. HUMBERT-DROZ, 16, RUE SAINT-MARS. — TÉLÉPHONE.